# COMPTE-RENDU, concert. TOULON, le 23 août 2019. Les Voix animées.

**COMPTE-RENDU, concert. TOULON, le 23 août 2019. Les Voix animées : Nymphes des bois.** Le chant d'Orphée attendrissait les bêtes, faisait pleurer les rocs. Les Voix animées animent les pierres de la Tour Royale, les font chanter.

**CADRE… Fort Balaguer, Tour Royale** : les deux forteresses face à face sont comme le fermoir qui enserre, sans fermer complètement, le collier illuminé de l'immense rade de Toulon. Au bout des onduleuses phrases des plages de sable, le point final du Fort : une pointe rocheuse surmontée de la Tour, royale par son origine, démocratique et universelle désormais par la musique, immémoriale par ce chant ancien venu du Moyen-Âge, de la Renaissance, qui s'anime et renaît pour nous par la magie des Voix Animées. Quelle conversion, reconversion sur son bord de mer, par la grâce de la musique pour, je l'ai écrit, cet apparent château de sable à l'échelle des titans, concrétisé pierre à pierre au fil des siècles, décliné en pacifiques notes aujourd'hui !
Cette Tour royale de Toulon, au bout d'une presqu'île, domine désormais paisiblement la rade, sans canons, tambours ni trompettes autres que ceux des orchestres, en géant débonnaire, dépositaire d'un passé guerrier aujourd'hui heureusement révolu : elle accueille désormais dans son creux, dans sa cour, la paix de la musique. Plantée, ponctuée en relief amical, musical, sur la sérénité du vert tapis du parc à ses pieds : les enfants sortant à peine de la baignade quand on arrive et s'arrime à sa rampe pour contempler, au couchant mouvant, émouvant, comment la mer reflète en soie rose le rougeoiement velouté intense du soleil avant qu'il ne sombre avec faste et s'éteigne, semblant éclairer la mer par en

dessous, relais lumineux de l’astre enfui : la polychromie de ciel et mer crépusculaires notent d’avance, en couleurs, la polyphonie colorées des voix.

# ENTRE PIERRES, MER ET CIEL LES VOIX ANIMÉES



On retrouve comme une amie la petite scène adossée au mur, les pupitres pour tenir les tablettes numériques des partitions pour éviter autant en emporte les rages et ravages du vent, très sage ce soir exceptionnel de douceur, de beauté sereine,

des rangées de siège de front et, de dos, au-delà des créneaux, la mer : « Entre pierres et mer », tel était le programme, entre terre et ciel, ajouterai-je. Ces *Nymphes des Bois* de **Josquin des Prés**, cœur du programme autour de lui dressé et tressé, pouvaient aussi bien être des nymphes des ondes, de la mer, des Néréides.
Dix ans déjà : autour de **Luc Coadou**, leur directeur musical, **Les Voix Animées**, ensemble a cappella, comme un rêve, naviguent leur cycle de concerts de la nef ou du cloître cistercien alvéolé de l'abbaye romane du Thoronet à cet ancien fort attendri de musique, d'un espace clos ou dentelé au ciel ouvert de la Tour. Avec un effectif variable de quatre à huit chanteurs, ce sont les trésors de la grande polyphonie du Moyen-Âge à la Renaissance qui sont restitués avec une rigueur musicologique et musicale exemplaires mais aussi un tel sens, même dans l'obligatoire immobilité des chanteurs, du texte en latin ou ancien français, que cette abstraction géométrique, cette architecture sonore, prend corps, devient sensible et parle, sonne et résonne dans l'oreille et l'âme.

**Contexte historique**



Cette efflorescence arachnéenne de lignes de voix de plus en plus nombreuses, de plus en plus complexes, de plus en plus virtuoses, qui se croisent, s'entrecroisent, est à la musique ce que les nervures de la croisée d'ogives sont à l'architecture, d'abord simples jusqu'à la multiplication du faisceau vertigineux de courbes et contrecourbes du gothique flamboyant :l'œil et l'ouïe se répondent. Cette acrobatique jonglerie stylistique est parallèle, contemporaine de l'art artificieusement raffiné des « Grands rhétoriqueurs » qui, par leurs jeux verbaux, l'expérimentation phonique, explosent la rigidité de la langue et en explorent en virtuoses les virtualités vertigineuses,

les potentialités limites, dans une poésie sottement décriée par le classicisme et le positivisme. Ambiguës et serties de jeux de mots, les productions verbales de cette poésie sont heureusement réhabilitées à notre époque –déjà attentive à l'inconscient signifiant du langage avec la psychanalyse– par les médiévistes, par des écoles littéraires contemporaines formalistes, attentives au signifiant comme l'Oulipo dont les recherches et les exercices de style y trouvent une anticipation. Architecture, musique muette ; musique, architecture sonore, et poésie rhétorique exacerbée jouant entre son et sens dans ce que j'ai appelé dans mes travaux architexture du texte, dans cette période charnière des Grandes Découvertes, me semblent témoigner d'un égal optimisme, de l'enthousiasme d'une avancée technique, scientifique en somme, d'une époque ivre de découvertes, d'explorations, ciel et terre aux limites reculées, d'un monde enfin décloisonné : la Renaissance en somme.

Cependant, cette pure virtuosité de la polyphonie n'avait pas manqué d'être critiquée bien avant son apogée de la Renaissance. Une bulle du pape Jean XXII la condamne en 1322 : « Certains disciples d'une nouvelle école, mettant toute leur attention à mesurer les temps, s'appliquent par des notes nouvelles à exprimer des airs qui ne sont qu'à eux. Ils coupent les mélodies, les efféminent par le déchant, les fourrent quelquefois de triples et de motets vulgaires, en sorte qu'ils vont souvent jusqu'à dédaigner les principes fondamentaux de l'Antiphonaire et du Graduel, ignorant le fonds même sur lequel ils bâtissent, ne discernant pas les tons, les confondant même, faute de les connaître. Ils courent et ne font jamais de repos, enivrent les oreilles, et ne guérissent point les âmes. »

Cette délectation sonore fera l'objet, avec la Réforme, des vives critiques des luthériens qui dénoncent cette débauche sensuelle de sons qui font perdre le sens religieux. Voulu par Charles Quint qui n'en verra pas le terme, le Concile de Trente (1545-1563), qui lance la contre-offensive contre le protestantisme à la fin du XVIe, la Contre-Réforme, réagit et

impose un retour à une musique plus simple, qui donne le primat au texte religieux intelligible, au dogme.

**Textes musicaux**

Choisi avec soin dans son programme, le concert débutait avec Intemerata mater, 'Mère immaculée', une pièce contrapuntique de **Johannes Ockeghem**, le maître de cette école foisonnante franco-flamande. S'élevant dans un délicat étagement, la végétation impondérable des voix semblait doucement faire lumineuse ascension de l'ombreuse muraille gagnée par une nuit inverse.

Suivait logiquement, fervent hommage à sa mémoire, le fameux lamento Nymphes des Bois de **Josquin des Prés**, sur le poème du grand rhétoriqueur **Jean Molinet**. Dans une parfaite symétrie, la pièce, introduite à l'unisson par le « Requiem æternam », 'donne le repos éternel', de la Missa defunctorum, 'la Messe des morts', est close par le rituel « Requiescat in pace », 'Repose en paix'. Dans cet éloge éploré d'**Ockeghem**, mort cette même année de 1497, Josquin évoque le maître vénéré, « bon père » musical, et convoque à deuil ses enfants, ses disciples qui le continuent, **Brumel, Pierchon, Compère**. Doucement, comme une progressive révélation, la pièce s'ouvre lentement, se construit, s'élève comme une arche gothique sur le pilier, le motif initial du « Requiem æternam », qui sert de teneur(tenu par le ténor, mot qui en tire son origine), laissant fleurir autour de cecantus firmusintangible les cinq autres voix mobiles qui entrent tour à tour, délicates draperies funèbres qui, par leurs enjambements se voilent, se dévoilent, tels des fondus enchaînés dans un faste contrapuntique en hommage au maître, puis un déploiement, un arc-en-ciel harmonique, un envol planant avant de conjoindre, se posant doucement à l'unisson sur un émouvant « Requiescat in pace. Amen ».

Dans ces grands rhétoriqueurs musicaux, notre musique contemporaine, des compositeurs, ont aussi trouvé des antécédents, des ancêtres, et l'on sait, parmi eux, la faveur des audaces chromatique de Gesualdo. Ainsi, le compositeur franco-ukrainien **Dimitri Tchesnokov** (1982) avait offert aux

Voix Animées ces Trois motetsqui furent crées en 2013 en l'abbaye du Thoronet et figurent justement ici au programme. Le premier, les deux versets du début du psaume XLI Sicut cervus, 'Comme le cerf', sur l'image poétique du cerf assoiffé cherchant Dieu dans la forêt qui court de la poésie mystique de Jean de la Croix jusqu'à la populaire Guantanameracubaine sur le texte de José Martí. **Ockeghem** en avait fait un requiem, Palestrina l'avait déjà mis en musique selon les canons du Concile de Trente et, après eux, une longue file de musiciens de Charpentier à de Lalande, en passant par Bach, Mendelssohn, etc. Troisième pièce du concert, ce motet fut repris en final, morceau d'aujourd'hui scandé en fond d'un discret tictac métallique, passage inéluctable du temps, la mémoire, fondue sur cette nappe de musique immémoriale. Du même **Tchesnokov**, Dicam Deo,'Je dis à Dieu…', avec un tintement infime, suggestion de cloche qui recrée, d'emblée, sous ce ciel ouvert, un écho ecclésial venu d'infiniment loin.



On ne peut détailler toutes les fines beautés de ce concert sans concession, sans facilité. On retiendra le dramatique Absalom, fili mi, ‘Absalom, mon fils’, déjà musiqué par Josquin, ici dans la version de Pierre de la Rue. Musique méticuleusement savante sur un texte implicite pour un public savant en textes bibliques. Mais il convient, pour la goûter aujourd’hui, d’en éclairer le sens. Ces deux simples versets en latin sont les premiers de la déploration du roi David à l’annonce de la mort de son fils, Absalon, rebellé contre son père et roi, et mourant accroché par ses longs cheveux dont il était si fier aux branches d’un arbre sous lequel il passait impétueusement sur son char de bataille. Certes, si la polyphonie en ses décalages verbaux complique pour nous la

compréhension d'un texte alors connu des auditeurs, il est faux de nier son expressivité émotionnelle à entendre, comme un écho lancinant, ce nom répété douloureusement par le père. En Espagne, ce thème donna lieu à un beau romance chanté qui joue sur la répétition du nom du fils mort, Absalon, et l'on en peut comprendre la résonance dramatique dans une cour où venait de mourir tragiquement le rebelle Infant Don Carlos, ambitionnant de s'emparer des Flandres, après avoir même tenté de tuer son père Philippe II **[1]**. Je le disais à Luc Coadou à la fin du concert, qui me présenta l'un des chanteurs, **Eymeric Mosca**, qui avait réalisé un travail sur ce thème d'Absalon à travers la musique, dont il nous apprit qu'il était repris encore de nos jours par un compositeur américain : Œdipe pas mort !

Un joyeux Laudate filium, 'Louez le fils' était comme le contrepied heureux à la déploration pour la mort du fils. La voix grave de Coadou, par son épaisse sonorité, même sans être la teneur, était comme un solide tronc paternel autour duquel, s'enroulaient le léger volume, les voûtes, les volutes linéaires des voix, crêtées d'aigus lumineux.

Sortie de ses lieux clos réverbérants, cette polyphonie, même en plein air, provoque une douce sensation de résonance intérieure, intime : chaque phrase, chaque mot, avec les entrées décalées, a un écho, une ombre, un sillage qui la prolonge, qui la suspend encore dans l'air quand d'autres s'évanouissent. Il y a un excès dans le procès de brouillage du sens que fit la Contre-Réforme à la polyphonie car il y a un subtil traitement, une délicate théâtralisation, une mise en scène justement du mot : loin d'être perdu dans le bouquet, la feuillée gothique flamboyante globale, les voix concordent souvent, se retrouvent à l'unisson sur le mot important, sacré, ainsi mis en valeur comme un joyau dans le reliquaire orfévré de l'ensemble.

Fin de Moyen-Âge et Renaissance, fascination pour ce qu'on croyait, selon l'antique géographie et cosmographie de Ptolémée, les lignes réglant la terre et régissant les orbes parfaitement circulaires des astres produisant la musique des

sphères selon Pythagore. Même si le cercle, idéal de perfection d'un cosmos à l'image de Dieu, à l'orée de l'ère baroque est démenti par Képler qui découvre l'ellipse des orbe célestes, la musique, dans la tradition antique, est toujours associée aux mathématiques, elle est nombre audible. Pareillement, la danse de la Renaissance se veut nombre visible, mouvement réglé, mesuré, géométrique, image terrestre du ballet mathématique des sphères. Chant et danse, polyphonie et chorégraphie, sont la participation, par la musica humanades hommes, à la musica mundana, à l'harmonie idéale de la musique divine de l'univers **[2]**.

Miracle d'illusion et merveille de l'art où les sons et les sens, couleurs et images se répondent, on avait le sentiment, à écouter ces lacs, entrelacs, ce tressage, ce treillis de voix, que la lumineuse polyphonie dessinait, élevait dans la nuit, au-dessus du mur dénudé de la tour, le plafond absent d'une invisible mais audible croisée d'ogive dont la clé de voûte était, dans la voûte céleste, la plus brillante étoile.

**Festival « Entre pierres et mer ».**
**« Nymphes des Bois »**
**Toulon, Tour royale, 23 août 2019**

Sofie Garcia, soprano
Cyrille Lerouge, contre-ténor
Jérôme Vavasseur, contre-ténor
Damien Roquetty, ténor

Eymeric Mosca, ténor,
Luc Coadou, directeur musical et baryton

Motets de Josquin, Pierchon, Brumel, Compère, Gombert,
Ockeghem, Tchesnokov.

Autres concerts des Voix Animées :
Concert « Anges & Muses »
En partenariat avec le Centre des monuments nationaux
Cloître de la cathédrale, Fréjus (83)

Dimanche 22 septembre 2019 – 16h30
Concert dans le cadre des Journées Européennes du Patrimoine
Collégiale Notre-Dame, Villeneuve-lez-Avignon (30)

Mardi 24 septembre 2019 – 20h

Concert « Francia cum Flandria »
Salle Gerlier, Lyon (69)

Samedi 28 septembre 2019 – 20h
Concert « Francia cum Flandria »
Villa Tamaris, La Seyne-sur-Mer (83)

Dimanche 6 octobre 2019 – 19h
Concert « Francia cum Flandria »
Abbaye du Thoronet (83)
www.lesvoixanimees.com
Tél. : 06 51 63 51 65

Photos :
1 Tour royale (B. P.) :
2 Crépuscule (©Anke Doberauer);
3 Abbaye du Thoronet (©Voix Animées);
4 Vue du rempart (©Anke Doberauer);
5 Passage d’un voilier  sur la scène inverse (©Alexandre Minard);
6 Mur gagné de nuit (©Anke Doberauer);
7 Disques des Voix Animées.

**[1]** La mythique rivalité amoureuse du père et du fils à cause d’Isabelle de Valois épousée par le roi alors qu’elle avait été promise à l’infant dans son enfance est une invention de Saint-Réal reprise par Schiller, donnant lieu à l’opéra de Verdi Don Carlo(s).

**[2]** Je renvoie à mon livre Figurations de l’infini. L’âge baroque européen, le Seuil, 2000 ; Première Partie .Les Routes du monde, I. De l’espace illimité à la mesure infinie du monde, géographie, science musique. Musique et nombre : tables.79-80

---

# COMPTE-RENDU, opéra. PARIS, Opéra Bastille, 14 sept 2019.

# PUCCINI : Madame Butterfly. Ana Maria Martinez, Marie-Nicole Lemieux, Giorgio Berrugi… Orchestre de l’opéra. Giacomo Sagripanti, direction. Robert Wilson, mise en scène.



**COMPTE-RENDU, opéra. PARIS, Opéra Bastille, 14 sept 2019. PUCCINI : Madame Butterfly. Ana Maria Martinez, Marie-Nicole Lemieux, Giorgio Berrugi… Orchestre de l’opéra. Giacomo Sagripanti, direction. Robert Wilson, mise en scène.** Retour de la mise en scène mythique de Madame Butterfly (1993) de Robert Wilson à l’Opéra National de Paris ! La direction musicale de l’archicélèbre opus de Puccini est assuré par le chef Giacomo Sagripanti. Une reprise qui n’est pas sans défaut dans l’exécution mais toujours bienvenue et heureuse grâce à la qualité remarquable de la production.

Madame Butterfly est l’opéra préféré de Puccini, « le plus sincère et le plus évocateur que j’ai jamais conçu », disait-il. Il marque un retour au drame psychologique intimiste, à l’observation des sentiments, à la poésie du quotidien. Puccini pris par son sujet et son héroïne, s’est plongé dans l’étude de la musique, de la culture et des rites japonais, allant jusqu’à la rencontre de l’actrice Sada Jacco qui lui a permis de se familiariser avec le timbre des femmes japonaises ! Si l’histoire d’après le roman de Pierre Lotti « Madame Chrysanthème » fait désormais partie de la culture

générale et populaire, de propositions scéniques comme celle de Robert Wilson ont la qualité d'immortaliser davantage et l'oeuvre, et l'expérience esthétique et artistique que sa contemplation représente.

# Madame Butterfly de Wilson, minimalisme tu me tiens !

L'opus, un sommet lyrique en ce qui concerne l'expression et le mélodrame, très flatteur pour les gosiers de ses interprètes sur scène, pose souvent de problème dans la mise en scène. L'histoire de la geisha répudiée après mariage et idylle avec un jeune lieutenant de l'armée américaine est d'un côté très contraignante au niveau dramaturgique, et très excessive au niveau du pathos et de l'affect.
Une œuvre aussi exubérante dans le chant et aussi tragique dans sa trame, se voit magistralement mise en honneur par une mise en scène minimaliste et immobile comme celle que nous avons le bonheur de redécouvrir en cette fin d'été. Ici, **Bob Wilson**, avec ses costumes et ses incroyables lumières (collaboration avec **Heinrich Brunke** pour les dernières), se montre maître de l'art dans le sens où l'utilisation de l'artifice, épuré, est au service de l'histoire. Rien n'y est ajouté, rien n'y est jamais explicité… De la froideur gestuelle apparente des personnages sort une intensité maîtrisée, qui captive et qui hante bien au-delà des deux heures de représentation.

Un travail si particulier doit être un défi supplémentaire pour les chanteurs, qui doivent se maîtriser et physiquement et psychologiquement, tout en chantant un petit éventail d'émotions souvent excessives ou exacerbées. En l'occurrence nous sommes mitigés par rapport à l'exécution. Le ténor italien **Giorgio Berrugi** faisant ses débuts à l'Opéra de Paris

dans le rôle du lieutenant F.B Pinkerton, a un chant délicieux : sa voix est très seine et le timbre est beau. Le duo d'amour qui clôt l'acte 1 « Bimba, bimba… dalli occhi pieni di malia… vogliatemi bene » est un véritable sommet d'expression musicale pour lui et pour la soprano, il le chante avec vaillance et sentiment. S'il est légèrement plus audible qu'**Ana Maria Martinez** en Butterfly pendant ce duo, nous avons trouvé son interprétation bouleversante d'humanité. Son air de l'acte II : « Un bel di vedremo » a été d'une grande intensité théâtrale, mais nous constatons en cette première quelques problèmes d'équilibre entre la fosse et la scène, et elle s'y trouve pénalisée.
Les nombreux rôles secondaires paraissent parfois également affectés par cette question, plusieurs de leurs performances se distinguent cependant : **Laurent Naouri** impeccable et implacable en Sharpless, **Marie-Nicole Lemieux** à la présence remarquable en Suzuki, ou encore le Goro plus-que-parfait de **Rodolphe Briand** ! Les chœurs dirigés par **Alessandro di Stefano**, sont tout à fait dans la même situation, et nous félicitons ses efforts.

La direction de **Giacomo Sagripanti** pourrait être à l'origine du déséquilibre notoire et regrettable pour une si magnifique production. Il s'agît d'une impression que nous avons surtout au premier acte. S'il existe une certaine volonté du chef d'apporter une lecture plus cristalline qu'émotive, bienvenue, l'orchestre réussi à vibrer plus équitablement au troisième acte.

Reprise mythique à l'Opéra National de Paris à découvrir et redécouvrir encore à l'Opéra Bastille **les 9, 12, 19, 26, 29 et 30 octobre ainsi que les 1, 2, 5, 6, 8, 9 et 13 novembre 2019 avec deux distributions.**

# COMPTE-RENDU, opéra. STRASBOURG, ONR, 18 sept 2019. VENABLES : 4.48 psychosis. R Baker / T Huffman

**COMPTE-RENDU, opéra. STRASBOURG, Opéra National du Rhin, 18 septembre 2019. 4.48 psychosis. Philip Venables, compositeur. Gweneth-Ann Rand, Susanna Hurrell, Lucy Schaufer… Membres de l'orchestre philharmonique de Strasbourg. Richard Baker, direction. Ted Huffman, mise en scène**. Création française de l'opéra contemporain « 4.48 psychosis » du compositeur queer Philip Venables, livret d'après le texte éponyme de l'auteure anglaise Sarah Kane. La création française est assurée par le chef d'orchestre Richard Baker, dirigeant chanteuses et instrumentistes (un ensemble composé des membres de l'Orchestre Philharmonique de Strasbourg). Seulement trois ans après sa création mondiale au Covent Garden à Londres (2016), nous avons droit à cette œuvre de grande justesse et intensité enfin sur le sol français !

## « At 4.48, when depression visits, I shall hang myself »

/ à 4h48, quand viendra la dépression, je me pendrai…



Difficile de se réjouir du suicide de **Sarah Kane**, à 28 ans. Son opus posthume « 4.48 psychosis » fut notamment décrié à sa création, parce qu'il a paru impossible à un critique de commenter ce qu'il considérait comme une « note de suicide de 75 minutes ». Que les temps ont changé ! Non seulement il s'agît ici de la toute première œuvre lyrique sur un texte de Sarah Kane approuvé par sa famille ; les talents concertés pour l'occasion relèvent de la sérendipité, tellement c'est harmonieux.

**Philip Venables** met en musique le texte particulier de Sarah Kane dans une succession de 24 scènes, sans véritable fil conducteur à l'instar de la pièce originale. Si tout essai pour expliquer le contenu ou la forme de l'œuvre serait une réduction, nous pouvons dire qu'il s'agît d'une sorte d'exposition des états psycho-émotionnelles de la psychose, un

regard subjectif des différents visages de la dépression, un commentaire social d’une grande pertinence, interprété par 6 chanteuses et 12 instrumentistes, sur une scène dépurée et dédoublée où sont projetés parfois les paroles de la pièce. La scène est dédoublée dans le sens où les musiciens se trouvent en hauteur, derrière le plateau, la fosse d’orchestre est condamnée. Si la mise en scène de Ted Huffman peut paraître minimale sur le plan scénographique (une tables, quelques chaises…), le travail d’acteur est poussé au paroxysme et bouleverse l’auditoire.



S’agissant d’un opéra contemporain avec recours aux collages électroniques et d’autres procédés de notre temps, nous ne pouvons que nous réjouir de l’ingéniosité percutante et très intéressante du compositeur. Remarquons l’effet de synesthésie linguistique qu’il suscite par exemple quand il fait dire/lire aux percussions le dialogue projeté sur la scène basse au fond blanc (deux percussionnistes sur la scène haute « jouent » le texte, souvent par syllabes). Saluons l’implacable performance des six chanteuses sur scène, qui bougent en permanence, et dont la partition est redoutable. A l’investissement dramatique et théâtral se joigne une intensité musicale indéniable. La chanteuse qui mène le bateau ici : la soprano **Gweneth-Ann Rand** ; sa force expressive et sa dextérité dans l’instrument laissent pantois. Elle a joué à la création mondiale, tout comme la soprano **Susanna Hurrell** et la mezzo-soprano **Lucy Schaufer**, également sur scène ce soir. L’incroyable sextuor de la première française se compose également de **Robyn Allegra Parton**, soprano et de **Samantha Price** et **Rachael Lloyd**, mezzo-sopranos.

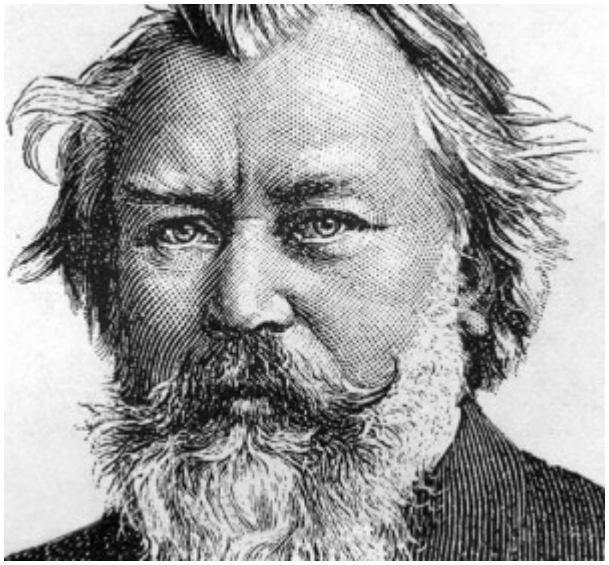
Parmi les spécificités musicales de la partition, dans la lignée de la tradition anglaise depuis Purcell, distinguons des textes parlés bien rythmés et à un lyrisme ponctuel, au milieu du brouhaha expressif à souhait, et plutôt gentil pour l’ouïe, qui n’est pas sans rappeler sporadiquement la Seconde École de Vienne, particulièrement Webern.

Une expérience lyrique inoubliable pour adultes, avec des équipes engageantes et engagées sur tous les fronts. L’œuvre mérite d’être reprise et popularisée. A découvrir ! Uniquement à l’Opéra National du Rhin, à Strasbourg les 20, 21 et 22 septembre 2019. Illustrations : photos © K Beck / opéra national du Rhin / ONR 2019

# ARTIE’S à Cortot : BRAHMS, Quatuor pour piano (opus 60)

**PARIS, Salle Cortot. ARTIE’S PIANO QUARTET, le 3 oct 2019. BRAHMS régénéré**. Pour ce programme chambriste de haut vol, la salle Cortot offre un écrin idéal avec sa convivialité et son acoustique parfaite. **Autour du Quatuor pour piano de Brahms**, Artie’s promet de surprendre les spectateurs, grâce à la présence de Yanowski et Fred Parker (Cirque des Mirages) « qui vont faire planer un vent de folie sur cette soirée à nulle autre pareille ! »…

**Le 3ème et dernier Quatuor pour piano et cordes en ut mineur opus 60**



de **Brahms** fait partie des œuvres à clé, dont en filigrane se lit la passion jamais réellement énoncée de Johannes pour celle qu’il admire entre toutes, **Clara Schumann** (l’Allegro initial composé en dernier, porte le thème de la lumineuse Clara). Brahms avouera même au sujet de cette partition majeure, où le poids de la sensibilité empêchée le dispute à l’exaltation la plus vive, qu’il a songé alors, pendant sa composition (1856), tel Werther, au … suicide. Propre à un temps de gravité mélancolique (dont il a le secret), Brahms n’achèvera son Quatuor pour piano qu’en …1875. 19 années d’une pensée musicale en pointillé. Preuve d’une genèse difficile, en une période de grande interrogation (son

intermezzo « surnaturel »), Brahms respire large, privilégiant un flux discursif continu (sans barres de reprise d'exposition); l'ut mineur emprunte à Robert Schumann ; l'Allegro en particulier est d'esprit schumannien ; l'œuvre affirme une maturité intime au large ambitus : les souffrances du jeune Brahms – Werther sont ainsi comme résolues et exorcisées par le compositeur expérimenté de 43 ans.
**Le Quatuor est créé en février 1876** (Brahms est au piano) devant le Landgraf et la princesse de Hesse, très admirateurs de la musique de Brahms.En découle cette esthétisme de la forme dont la sincérité touche et saisit immédiatement ; sa liberté d'écriture, exprimant toutes les volutes d'un cœur ardent et fougueux, signale quant à elle, le degré de maîtrise auquel est parvenu le compositeur au milieu des années 1870.

**PLAN** : 4 mouvements Allegro non tropppo, Scherzo (Allegro en ut mineur), Andante, Allegro commodo. Durée approximative : 50 minutes.

---

**PARIS, Salle CORTOT**
**jeudi 3 octobre 2019, 20h30**
**Concert ARTIE'S**

Informations Réservations

**RÉSERVEZ VOTRE PLACE**

MUSICIENS :
**Jean-Michel Dayez**, piano
**Mathilde Borsarello Herrmann**, violon
**Cécile Grassi**, alto
**Gauthier Herrmann**, violoncelle

Avec l'aimable participation du **Cirque des Mirages** (Yanoswki

et Fred Parker)

**PROGRAMME**
**Brahms** – Quatuor op.60
Mais aussi œuvres de **Mozart, Korngold, Piazzolla**

**Billetterie FNAC** : 20€
Gratuit pour les -18 ans

Salle Cortot – 78 rue Cardinet – 75017 PARIS

---






**UNE AUTRE IDÉE du CONCERT par ARTIE’S**

En réalité, **ARTIE'S** propose de renouveler l'expérience du concert classique, en particulier de musique de chambre dont l'intimisme favorise la rencontre et l'interaction avec les spectateurs. **La participation du Cirque des Mirages, ce 3 octobre à la Salle Cortot,** enrichit la perception et la réception de chaque œuvre… Pou réaliser la nouvelle expérience, les interprètes se réunissent autour du violoncelliste **Gauthier Herrmann** qui a eu l'idée de ce nouveau cycle de concerts ouverts, généreux, créatifs et surtout accessibles. « *Le Cirque des Mirages, c'est une amitié de longue date avec plus de 15 ans de scène en duo. Mais c'est avant tout un univers unique emprunt de folie et de décadence, où chaque chanson est une histoire et, chaque histoire, une plongée dans les profondeurs abyssales de l'âme humaine*, explique **Gauthier Herrmann**. *Le choix de Johannes Brahms n'est pas non plus gratuit. « Ce concert commence par l'opus 60 de Brahms, qui est sans aucun doute l'une des oeuvres les plus denses du compositeur. Comme toujours avec Artie's, nous parlons et discutons avec le public. Cette oeuvre nous permettra de parler de la mort, de la nuit et pourquoi pas du diable ou du paradis… Et cela, personne ne le fait mieux que Yanowski !* »



**Réinventer l’accessibilité aux œuvres…**

# HUMOUR, ÉNERGIE, BIENVEILLANCE

Pour mieux comprendre les enjeux de ce concert atypique qui néanmoins respecte les œuvres jouées au plus haut niveau, voici **3 questions complémentaires** :

**CNC : Pourquoi abordez-vous le Quatuor avec piano de Brahms ? Que nous renseigne-t-il de Brahms et de son écriture ?**

**Gauthier Herrmann** : Ce choix de programme est avant tout une histoire de personnes. En effet, nous avons d'abord choisi les musiciens avant de choisir le programme. Les 4 musiciens sont partis en tournée en Inde en 2017 avec l'intégrale des quatuors avec piano de Brahms (opus 25, 26 et 60). Ensuite nous voulions depuis longtemps partager une scène parisienne avec **Yanowski** et **Fred Parker** (Cirque des Mirages). La densité de l'opus 60 nous a paru une magnifique opportunité pour créer un univers commun.



**Yanowski** et **Fred Parker** (Cirque des Mirages) – DR

**Pouvez-vous nous présentez votre offre musicale ? Rencontre, ligne artistique, sonorité, répertoire ?**

**Gauthier Herrmann** : Artie’s est une joyeuse bande de musiciens ouverts sur le monde et sur le partage. Chaque année, nous jouons et organisons environ 80 concerts autour du monde, avec une vingtaine de musiciens. Trios, quatuors, ou orchestres de chambre, la ligne artistique est donnée par les salles, les acoustiques, les publics… et surtout notre envie de rencontrer un public large et de le rassurer quand à l’accessibilité de Mozart, Schubert et Beethoven !

**Comment selon vous renouveler l’expérience du concert auprès du public d’aujourd’hui ?**

**Gauthier Herrmann** : Voilà une question cruciale. Nous pensons que la vulgarisation de la musique peut prendre de nombreuses formes. Le but est de démystifier les grandes oeuvres et les compositeurs mais certainement pas d’abaisser le niveau d’exigence requis par cet art. Nul besoin d’être fin connaisseur pour être émerveillé par un quatuor de Mozart ou une symphonie de Beethoven. Pour preuve, nous jouons souvent à l’autre bout du monde (Inde, Chine, Moyen-Orient…) devant des publics d’une tout autre culture. Et cela fonctionne très bien

! Nous pensons qui si une proximité se réinstalle entre les artistes et le public, le pari de rendre la musique accessible à tous sera gagné !

Et pour cela, à chacun, son approche ; ce qui compte, c'est de le faire avec honnêteté et simplicité. Si nous devions définir la marque de fabrique Artie's, disons que l'humour, l'énergie et la bienveillance font partie de chacun de nos concerts…

**PLUS D'INFOS** SUR **ARTIE'S-GROUP.COM**

Propos recueillis en septembre 2019.

---

# DVD, critique. BERLIOZ : Cléopâtre, Didon. Lucile Richardot, Symphonie Fantastique. Gardiner (1 dvd – Château de Versailles spectacle, Live d'oct 2018)




**DVD, critique. BERLIOZ : Cléopâtre, Didon. Lucile Richardot, Symphonie Fantastique. Gardiner (1 dvd – Château de Versailles spectacles, Live d'oct 2018)**. Orchestral, – passionnante Fantastique de Berlioz, le programme est aussi surtout lyrique ; et quelle voix ! Mezzo d'impact, Lucile Richardot. d'abord célébrée comme interprète baroque, du XVIIè montéverdien au XVIIIè français, la voici … en furie et grande amoureuse romantique, et d'un engagement déclamé souverain dans la cantate Cléopâtre du jeune Hector alors candidat répétitif pour le prix de Rome… « C'en est donc fait » place la barre très haut, dans le lugubre tragique et noble à la fois. C'est une Reine détruite qui paraît à nos yeux. Une femme exposée, ravagée mais digne. Ecrite en 1829, la cantate suit le texte imposé de Pierre-Ange Vieillard. La fureur de l'amoureuse, l'impuissance de la souveraine, sa solitude et son abandon, son cœur qui implose, puis sous le coup de l'aspic, se convulse, halète, expire… (avec ultimes spasmes mortels par les contrebasses). La vérité que l'interprète sait insuffler au texte, sa justesse expressive, sa finesse tragique soulignent la valeur du génie berliozien au delà du contexte académique. L'écriture transcende le prétexte romain et souligne combien Berlioz maîtrise le grand souffle lyrique légué par Gluck. Dans le sublime, l'intime surtout. Déjà l'auteur des troyens, à l'extrémité de sa carrière, est là, d'une maturité précoce. Bouleversant.

# Deux Reines expirantes pour la diva Richardot

A ses côtés, Gardiner joue les grand sorcier tragique, sur un même niveau : écoute intérieure, pianis sculptés dans le silence, puis vertiges étourdissants ; tout indique l'art de Berlioz, à la fois Shakespearien et mozartien. Tout ce qui sonne artificiel et classique ailleurs, sonne juste et sincère ici.

La jeune diva enchaîne ensuite une autre mort, celle d'une autre reine, Didon la carthaginoise, elle aussi seule, défaite, abandonnée par Enée… « Ah je vais mourir… », pourtant la tragédienne embrase chaque mot, chaque accent, d'une noblesse plus serrée ici, dans une prosodie plus régulière et moins heurtée. Lucile Richardot sculpte le texte comme le chef éclaire chaque épisode orchestral dans l'allusion et le détachement progressif.

L'Orchestre révolutionnaire et romantique donne son meilleur enfin dans une œuvre qu'il a le premier et de façon visionnaire, jouer sur instruments d'époque : la Fantastique scintille et crépite au diapason du cœur berliozien, le plus exalté et le plus passionné qui soit. Le plus enivré aussi. Et donc le plus personnel voire autobiographique. Ce que n'oublient pas ni le chef ni ses instrumentistes.
Même engagement poétique, à la fois électrique irisé dans l'ouverture du Corsaire, langoureux et crépusculaire dans la fameuse chasse royale des Troyens, peinture symphonique aux

climats époustouflants.

La réalisation est à classer parmi les excellents témoignages filmés au Château de Versailles ; l'Opéra royal y devient l'écrin d'un programme magicien, où parait aussi le décor de Ciceri daté de 1837 : un palais de marbre et d'or, évoquant la Galerie des Batailles, dispositif visuel conçu pour l'inauguration du musée de l'histoire de France de Louis-Philippe (1837). Les célébrations BERLIOZ à Versailles s'annoncent ainsi et se confirment passionnantes. On attend déjà avec impatience les 2 autres volumes de ce feuilleton Berlioz à versailles : Benvenuto Cellini et La Damnation de Faust. A suivre donc.

---




**DVD, critique. BERLIOZ : Cléopâtre, Didon. Lucile Richardot, Symphonie Fantastique. Gardiner (1 dvd – Château de Versailles spectacles, Live d'oct 2018) – Clic de CLASSIQUENEWS** de septembre 2019.

# Livre événement, annonce & critique. Domenico Scarlatti, par MARTIN MIRABEL (Actes Sud, 2019)



**Livre événement, annonce & critique. Domenico Scarlatti, par MARTIN MIRABEL (Actes Sud, 2019).** L'oeuvre dévoile et précise le profil d'un auteur qui se dérobe… La question est donc posée : Mais qu'est-ce qu'une sonate de Scarlatti ? « Un monde miniature. L'infiniment grand dans l'infiniment petit. Un télescope dans lequel on voit se mouvoir les planètes dans un univers en expansion. De la vie condensée et de la fantaisie cadenassée par les mathématiques.Des "comprimés de bonheur" comme écrivait Giono… Et beaucoup d'autres choses que l'on va découvrir dans cet ouvrage…. « . Complétons la présentation de l'éditeur, en particulier l'expression de l'amour secret inavoué du maître professeur pour son élève si douée, **Maria Barbara**, jeune princesse de Lisbonne, bientôt Reine d'Espagne.
Chacune des 555 Sonates de **Domenico Scarlatti le fils (1685 – 1757)** ne serait-elle pas le fruit d'un pacte secret, entre la souveraine et le compositeur qui fut son professeur de clavecin depuis sa première adolescence ? En explicitant la genèse de ces œuvres inclassables, pochades dont la rapidité fulgurante le dispute à la volubilité expressive, l'auteur, dans un style remarquablement fluide – comme l'art de Domenico, touche au plus juste : ce qui fonde ici l'amitié et l'estime entre le serviteur et la reine ; le mentor et la bien née inacessible, et pourtant si complice.

La figure de **Carlo Broschi**, c'est à dire Farinelli lui même, le plus grand sopraniste et castrat napolitain du XVIIIè croise le chemin et la destinée romanesque de ce couple impossible. Dans une relation intime avec le couple royal, Maria Barbara et son époux Ferdinand VI en poste à Madrid dès 1746, Domenico livre toute la musique personnelle, de connivence avec le responsable des divertissements royaux, Farinelli. On se prête alors à fantasmer aux duos savoureux entre Farinelli et la Reine accompagnés par Scarlatti II au clavier.




Personnalité lunaire, presque saturnienne même, c'est à dire rêveuse, secrète et pudique, Scarlatti se dévoile à pas comptés dans un texte qui ressuscite le cercle de ses proches, les acteurs de sa vie musicale : sa rencontre avec son futur disciple à Madrid, **Padre Soler** qui sous la dictée du Maître, copie chaque Sonate pour les archives de la Reine (aujourd'hui 15 volumes conservés à Venise, et qui furent ainsi vendus après la mort de Farinelli en 1782, récupérés par la Sérénissime pour la Marciana). Mais si Scarlatti l'homme a gardé ses secrets (dure relation avec le père ; trop discrète vie sentimentale, ses goûts musicaux, etc…), l'impact de son art, la fascination qu'exercent toujours ses exercices improvisés, heureusement notés pour partie dans les partitions qui nous sont parvenues (Essercizi) produisent un effet immédiat dès après sa mort : comprenant qu'ils ont affaire à un génie du clavier, avec Bach, **Clementi, Liszt**, – **Chopin** même, le jouent, le comprennent, l'estiment. Plus tard, **Schumann** admiratif, en transmet le culte au jeune **Brahms**, qui aimera consulter et jouer les presque 250 essercizi de sa collection personnelle. Mais au delà de la virtuosité technique que Scarlatti pose d'emblée à tout interprète défricheur, comme condition sinequanon, **Wanda Landowska**, la pionnière pour sa réhabilitation au début du XXè rétablit le lien vital qui unit la musique dansante de

Scarlatti avec la rue grouillante et populeuse. La vie plutôt que la sophistication muséale. La pulsion du désir plutôt que la technicité métronomique… Le secret de Scarlatti est là : exprimer le flux du sang, la vitalité suractive des artères, la saine palpitation de la rue bariolée. Texte captivant et limpide. CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2019.

_____

_____

**Livre événement, annonce & critique. Domenico Scarlatti, par MARTIN MIRABEL** (Actes Sud, 2019) – 10,0 x 19,0 / 176 pages – ISBN 978-2-330-12225-6 – Prix indicatif : 17 € – CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2019

---

# COMPTE-RENDU CRITIQUE FESTIVAL LES SOLISTES À BAGATELLE, Fabrizio CHIOVETTA, piano, Henri DEMARQUETTE, violoncelle, 15 septembre 2019, Mozart, Murail, Schubert, Britten, Saariaho, Brahms.

**COMPTE-RENDU CRITIQUE FESTIVAL LES SOLISTES À BAGATELLE, Fabrizio CHIOVETTA, piano, Henri DEMARQUETTE, violoncelle, 15**

**septembre 2019, Mozart, Murail, Schubert, Britten, Saariaho, Brahms.** Ce week-end des 14 et 15 septembre, c'est la fête à Bagatelle. Celle des jardins et de l'agriculture urbaine, et celle de la musique dans l'orangerie. Un inhabituel comité d'accueil forment une haie d'honneur aux mélomanes: trois imposants et rutilants tracteurs sont au garde-à-vous à deux pas de l'entrée, et on espère seulement que tous beaux camions qu'ils sont ils sauront se taire pour la musique. On ne transige pas avec Mozart, surtout joué par Fabrizio Chiovetta….

**FABRIZIO CHIOVETTA DONNE DES COULEURS À SA CARTE BLANCHE**



**Fabrizio Chiovetta** originaire de Genève, est un pianiste discret au parcours remarquable. Issu de la Haute école de musique, il a été un disciple privilégié de Paul Badura-Skoda. Il joue à peu près partout dans le monde, et son disque **Mozart** (Aparté, 2017) a reçu le meilleur accueil du milieu musical. C'est avec son Rondo en la mineur KV 511 qu'il ouvre son récital. Une œuvre à part dans le répertoire pianistique du compositeur. Il faut y entrer dès les premières notes, les habiter dans leur dénuement, marquer le pas de cet andante sans trop en faire au risque de l'empeser, trouver la justesse, la simplicité, déshabiller les notes, le chant…La musique pour piano de Mozart est un magasin de porcelaines, où le moindre faux pas…Chiovetta dans une sonorité très contrôlée, sans que pour autant cela ne soit apparent, nous tient dans son intimité, attrape notre oreille avec son jeu feutré, nous transmet cette indicible et fragile émotion dont seule la musique de Mozart est capable, sans à aucun moment la briser, la compromettre. Il chante dans des nuances extrêmement fines et délicates, déroule avec fluidité les

arabesques des variations, soupire, nous plonge dans les pensées d'un Mozart qui s'adresse à lui-même, et nous touche. « Le Rossignol en amour » arrive comme un rayon de lumière dans cet univers intimiste qui va se prolonger avec Schubert. **Tristan Murail** vient de composer cette pièce pour sa création au festival; elle suit d'ailleurs celle créée l'année dernière par François-Frédéric Guy, « Cailloux dans l'eau », première d'un recueil qui devrait en rassembler quatre ou cinq, le compositeur, comme il nous le confesse, suivant le fil non prémédité de son imagination. L'œuvre est directement inspirée du chant de l'oiseau, qu'il a analysé avec l'ordinateur. Ce chant, ses timbres, ses textures sont ainsi reconstitués dans leur richesse et leur grande complexité sonore, au cœur d'une composition très équilibrée, dont l'espace prend son volume sur les douces résonances basses du piano que Chiovetta dose avec tact. De son mystère nocturne à sa solaire jubilation, cette pièce est un enchantement, et le pianiste qui la joue par cœur la pare de toutes ses couleurs. Retour à l'intimisme pré-romantique avec **Schubert**. Un demi-ton plus haut et en mode majeur (si bémol majeur), l'ultime sonate D 960 apparaît, après le Rondo mozartien, comme une consolation. On lui retrouve la simplicité et le dénuement du chant, très caressant au début, et Chiovetta dans une économie de décibels poussée au maximum semble jouer à part lui, au point de nous faire ressentir un sentiment d'intrusion. Mais n'est-ce pas justement cela qui est émouvant dans cette musique? Il nous fait pénétrer l'univers intérieur de Schubert, non pas en l'étalant, mais au contraire en le rassemblant, en réduisant encore davantage son espace, et l'on imagine le compositeur jouant des heures entre ses quatre murs, bien loin du monde. On retient son souffle à l'écouter, à écouter l'andante sostenuto dans sa ténuité, sa basse inexorable juste effleurée, et après un élan de ferveur ses ppp à la limite du son, à la limite du souffle, de ce qu'il a de viable, dans une absence totale de tension, dans une énergie infinitésimale. Le scherzo est aérien et vole vers le finale Allegro ma non troppo parcouru de sentiments contradictoires, entre légèreté

d’humeur et révolte véhémente, mais toujours dans ce naturel de l’expression, cette simplicité essentielle, qui exclut toute gravité dans tous les sens du terme, cette tentation à laquelle cèdent bien des pianistes. Et c’est heureux d’entendre ainsi ce Schubert.

**BRITTEN ET BRAHMS PAR HENRI DEMARQUETTE ET FABRIZIO CHIOVETTA**



On retrouve un peu plus tard **Fabrizio Chiovetta** avec le violoncelliste **Henri Demarquette**, dans un programme séduisant, et modifié: « Sept papillons » pour violoncelle seul de **Kaija Saariaho** remplace l’œuvre de Marco Stroppa initialement prévue. Si cette pièce qui tient en grande partie dans la bizarrerie à tous crins des sons faits sur l’instrument (dans une exploration qui va jusqu’à produire un son de guimbarde) ne laisse pas un souvenir impérissable, quoiqu’habilement jouée par son interprète, la sonate en ut majeur opus 65 de **Britten** ne manque pas de sel, et Demarquette s’amuse de sa verve et de son humour. Cet épatant musicien-comédien nous séduit par sa finesse d’esprit et de jeu, et joue avec son partenaire pianiste à qui aura le dernier mot dans le second mouvement tout en pizz, introduit dans une plaisante petite mise en scène. C’est drôle et élégant, jusque dans la chute où le violoncelle, fair play, laisse au piano la faveur de la ponctuation finale. Henri Demarquette fait preuve d’une aisance et d’une précision incroyables dans la virtuosité particulière de cette sonate truffée de trouvailles, d’effets expressifs, dont il décline le piquant

vocabulaire et relève l’accentuation avec un réel à-propos plein de fantaisie, en toute complicité avec le pianiste. Dans un ton beaucoup plus sérieux, **la sonate n°1 opus 38 de Brahms** est une œuvre où vigueur et lyrisme doivent s’appuyer sur un équilibre constant entre les deux instruments. Les deux musiciens en trouvent la traduction idéale, remarquable de générosité et d’ampleur. Le piano dans ses émergences illumine le propos, répond à l’archet qui tend ou arrondit les lignes en soutenant lui-même la tension expressive sous un jeu enflammé. Il se dégage une force prégnante de leur interprétation, servie par l’archet brûlant de Demarquette, et un pianiste qui ne reste pas en arrière.

Le succès les rappelle sur scène: ils nous font la grâce de nous offrir la plus émouvante mélodie romantique française, le Spectre de la rose extrait des Nuits d’été de Berlioz, par la voix du violoncelle. Un moment sans paroles, de pure beauté et d’émotion.

Crédits photos:  Lili Rose (F. Chiovetta), Jean-Philippe Raibaud (H. Demarquette)